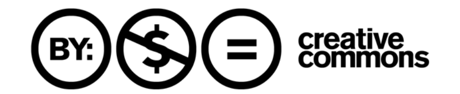



# El-Kahf et la caverne des sept dormants

† Charles Clermont-Ganneau





tout bien représentée dans l'inventaire de nos dernières découvertes.

Nous avons, en outre, recueilli sept anses d'amphores grecques avec marque estampillée et aussi plusieurs poignées de brasiers, les unes ornées de têtes radiées et barbues, les autres, soit d'une tête de chat, soit d'une tête de vache.

Les antiquités romaines, byzantines et chrétiennes sorties de la couche supérieure du sol sont peu nombreuses, et je ne crois pas nécessaire de m'y arrêter ici.

Je termine donc ce compte rendu trimestriel en remerciant de nouveau l'Académie du bienveillant concours qu'elle m'a accordé et qui m'a permis d'obtenir les résultats que je viens d'exposer.

---

## EL-KAHF ET LA CAVERNE DES SEPT DORMANTS;

PAR M. CLERMONT-GANNEAU, MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

La célèbre légende des Sept Dormants d'Éphèse est une de celles qui ont pénétré dans le monde musulman dès la première heure et elle s'y est fait, par la suite, la superstition populaire aidant, une place aussi large que celle qu'elle s'est faite, d'un autre côté, dans le monde occidental. Comme on le sait, cette légende a été, en effet, accueillie par Mahomet lui-même, qui l'a accommodée à sa façon dans la xviiie sourate du Coran, intitulée *Soûrat el-Kahf* «Chapitre de la Caverne». Au verset 8, il fait dire à Dieu : «As-tu considéré que (l'histoire des) *Compagnons de la Caverne* اصحاب الكهف *et d'Er-Raqîm* الرقيم est un de nos signes miraculeux?»

Le Prophète semble, d'ailleurs, avoir été très insuffisamment renseigné sur cette histoire, malgré l'apparente précision de certains détails matériels, sur lesquels il s'étend avec complai-

sance, selon son habitude, à seule fin de faire croire qu'il est parfaitement au courant de la question, ce qui est toujours son grand souci : orientation sud-nord de la caverne; les Dormants retournés. par les soins mêmes de Dieu, tantôt sur le flanc droit, tantôt sur le flanc gauche; leur chien fidèle couché à la porte de la caverne, les pattes étendues; la durée de leur sommeil surnaturel (309 années): la construction d'une chapelle commémorative sur le lieu du miracle, etc. On dirait le tableau peint, en quelque sorte, d'après nature. En revanche, se faisant probablement l'écho des récits divergents dont il s'inspire et au milieu desquels il devait avoir quelque peine à se reconnaître, Mahomet hésite à se prononcer sur le nombre exact des Dormants : trois, cinq ou sept. Il se tire d'embarras par l'échappatoire chère aux musulmans : « Dieu seul sait combien ils étaient[1]. »

Comme de juste, cette légende, ayant ainsi reçu droit de cité dans le Coran, devait fort préoccuper les commentateurs musulmans. Et de fait, elle a servi de texte à de nombreux *hadiths* et récits, et cela d'autant plus naturellement que, de bonne heure, les noms des Sept Dormants et celui de leur chien ont été considérés par la superstition populaire comme une formule talismanique, douée de vertus extraordinaires[2]. Sur ce point particulier, les musulmans n'ont fait, selon toute apparence, que suivre l'exemple qui leur était donné par les chrétiens orientaux eux-mêmes. Je n'en veux pour preuve que l'existence de ces sept noms magiques gravés en copte, vers le VIIIe siècle, dans une ancienne chapelle de Nubie[3], en compagnie d'autres textes d'un caractère prophylactique évident : la

[1] Certaines traditions musulmanes ultérieures portent ce nombre jusqu'à neuf.

[2] Cf. Reinaud, *Description des monuments musulmans du cabinet de M. le duc de Blacas*, I, p. 184-187; II, p. 59-62.

[3] *Recueil de travaux... égypt. et assyr.*, XX, p. 174; XXI, p. 133-136.

lettre de Jésus à Abgar[1], les noms des Quarante Martyrs de Sébaste et la formule réversible bien connue :

Sator Arepo tenet opera rotas.

On a beaucoup disserté, et il y aurait encore beaucoup à dire sur l'origine même de cette singulière légende chrétienne des Sept Dormants localisée à Éphèse, ainsi que sur l'évolution propre qu'elle a opérée ultérieurement entre les mains des musulmans. Les derniers travaux de M. Koch[2] et de M. Guidi[3] sont loin d'avoir épuisé la matière. Il semble bien que cette légende, qui s'épanouit dans le christianisme vers le v^e^ ou le vi^e^ siècle, plonge par ses racines dans un vieux fond purement mythologique, où elle a puisé des éléments de nutrition très complexes. On a depuis longtemps[4] reconnu qu'elle présentait, en outre, des points de contact évidents avec certains mythes à forme plus ou moins astronomique, stellaires ou planétaires. Pour ma part, j'ai été amené, il y a déjà bien des années[5], à la conclusion que la génération de cette légende a été influencée, spécialement, par le mythe si populaire d'Endymion, dormant d'un sommeil éternel, sans vieillir, dans la caverne mystérieuse du mont Latmos. La légende païenne de Carie me semble avoir exercé une action de présence sur la légende chrétienne de Lydie. Il est frappant de voir que les

[1] Pour la Lettre de Jésus, voir ce que j'en dis dans mon *Recueil d'archéologie orientale*, vol. III, p. 216 et suiv.

[2] John Koch, *Die Siebenschläferlegende* (Leipzig, 1883).

[3] Guidi, *Testi orientali inediti sopra i sette dormienti di Efeso* (*Atti* de l'Académie des Lincei, 1883, série III, vol. XII, p. 443 et suiv.).

[4] Déjà le bon vieux d'Herbelot (*Bibliothèque orientale*, s. v. *Ashab Kahaf*) en avait eu l'intuition très nette quand il disait, en parlant du chien des Sept Dormants placé au ciel par les musulmans : « Mais c'est apparemment dans le ciel des astronomes, où nous en voyons deux de leur façon. »

[5] J'ai eu l'occasion de communiquer cette idée à diverses personnes, notamment au regretté Rayet, alors qu'il commençait la publication de son grand ouvrage sur Milet et le golfe Latmique.

deux centres de localisation des deux légendes parallèles, les deux cavernes merveilleuses d'Éphèse et de Milet, ne sont, somme toute, séparés que par une dizaine de lieues, et il ne faut pas oublier que, de l'aveu même des anciens, le sanctuaire d'Éphèse était une fondation carienne. C'est peut-être bien au mythe d'Endymion qu'est due, en particulier, l'introduction dans la fable chrétienne et musulmane d'un acteur dont le rôle va grandissant avec le temps : le chien[1]. Chasseur ou berger, Endymion avait cet animal comme inévitable compagnon.

Mais cette étude de mythologie transcendante m'entraînerait trop loin. C'est d'un point particulier de la légende musulmane que je voudrais m'occuper exclusivement aujourd'hui, un point qui intéresse d'une façon spéciale la géographie de la Palestine et qui a été négligé jusqu'ici par la critique.

[1] L'existence du chien dans la légende chrétienne est attestée, dès le VIe siècle, par le curieux passage de Theodosius (*De Terra sancta*, § XXXIV), qui lui donne le nom de *Viricanus*, *Mercanus*, *Urcanus* (*Hyrkanus?*).

Les musulmans ont attaché une grande importance au chien des Sept Dormants : ils lui ont même accordé l'entrée au Paradis (cf., dans l'*Avesta*, le chien du paradis, et, sur le terrain indien, Rama refusant d'entrer dans le ciel d'Indra si l'on n'y admet aussi son chien). Les musulmans donnent généralement à ce chien le nom de *Qitmîr* (قطمير), nom qui est doué d'une vertu particulière et constitue à lui seul un véritable phylactère.

Pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer en ce moment, je serais tenté de considérer *Qitmîr* = *Qimtîr* comme une transcription, légèrement déformée, de *κοιμητήριον*, prononcé avec l'iotacisme *kimitîr*[*in*], *kim'tîr*[*in*], mot qui se lit en tête de nombre d'épitaphes chrétiennes. C'est peut-être même, soit dit en passant, ce mot suggestif qui a fourni à l'imagination populaire, sinon le germe de la légende, du moins le vitellus dont celle-ci s'est nourrie, l'idée de la *κοίμησις*, de la « dormition », détournée de son sens eschatologique. La légende, aussi bien musulmane que chrétienne, semble viser expressément une inscription funéraire de ce genre, quand elle parle de la *tablette* sur laquelle étaient écrits les noms des Sept Dormants et leur histoire. L'altération de *Qimtîr* en *Qitmîr* s'expliquerait aisément par la mobilité de l'*r*, qui, dans les dialectes arabes, a une tendance marquée à changer fréquemment de place dans les mots et les noms propres. Les exemples abondent dans la phonétique syro-arabe. L'altération serait analogue à celle qu'a subie, en Perse, le nom même de *Qitmîr*, recueilli autrefois par Chardin (II, p. 301) sous les formes de *Kratim* et *Cratin*.

La tradition musulmane[1], mieux informée que ne pouvait l'être Mahomet, n'ignore pas que la caverne des Sept Dormants se trouvait en Asie Mineure, auprès d'Éphèse. Elle connaît même et cite, tant bien que mal, les noms grecs des personnages et des lieux. Mais, en même temps, elle nous apprend que la légende avait été localisée ailleurs[2], en Palestine même, dans une région répondant mieux à l'horizon géographique qui devait être celui de Mahomet, dans les parages de ʿAmmân, l'antique Rabbat-Ammon, la Philadelphie des Séleucides.

Istakhry, reproduit par Aboul-Féda, dit que Raqîm ou Er-Raqîm, mentionnée dans le Coran avec la Caverne des Sept Dormants, est une petite ville située sur les confins de la province de la Belqâ, et qu'on y voit des maisons entièrement taillées dans le roc vif.

Moqaddesy place cette Raqîm à un parasange de ʿAmman, sur la limite du désert[3]. L'on y voit une caverne avec deux portes, une petite et une grande. « On prétend, dit-il, que celui qui, entrant par la grande porte, ne peut pas passer par la petite, c'est un bâtard[4]. »

[1] Voir l'ensemble des principaux textes réunis par M. Le Strange, dans sa *Palestine under the Moslems*, p. 274, 286; cf. p. 392.

[2] Je n'ai pas à m'occuper ici de la localisation tardive en Espagne, auprès de Tolède, rapportée, d'ailleurs, avec beaucoup de réserve par Yâqoût.

[3] Cette partie des *Tokhoûm* formée par la route du Hâddj, qui va de Damas à la Mecque, concorde sensiblement avec le *limes* romain de la province d'Arabie, du côté de l'est.

[4] C'est ainsi que j'entends ce passage demeuré jusqu'ici à peu près incompréhensible. La traduction proposée par M. Le Strange s'écarte sensiblement du texte, sans aboutir, d'ailleurs, malgré ces changements tout à fait arbitraires, à un sens satisfaisant : « They say that he who enters by the larger is unable to *leave* by the smaller, *unless he have with him a guide.* » L'entrée n'est pas opposée à la sortie, comme pourrait le faire croire cette traduction; il s'agit simplement de passer par deux portes, l'une grande, l'autre petite. M. Le Strange semble avoir corrigé tacitement le mot énigmatique مبذرق en مبذوق, le rattachant au verbe بذق « guider »; mais ni l'expression, ni la construction, ni le sens général ne me paraissent admissibles. On ne voit pas comment l'intervention d'un « guide » peut permettre de franchir un passage dont la difficulté con

Cette caverne renferme trois tombes, et, à ce propos, l'auteur raconte l'histoire fantastique de trois hommes qui s'y trouvèrent bloqués par la chute d'un gros rocher.

Yâqoût parle de ʿAmmân, la ville voisine de notre Raqîm, comme étant la ville de Daqianoûs (l'empereur Dèce), sous le règne de qui les Sept Dormants entrèrent dans la caverne.

Ibn el-Athîr met Er-Raqîm à deux journées au nord de Karak, sur la route de Damas[1].

Abou Châma[2] la place entre ʿAmmân et Zîza, deux localités bien connues.

Dans ses mémoires, d'une lecture si attachante, Ousâma[3] dit avoir passé, au cours d'une de ses aventureuses expéditions, par cette localité, et il la décrit dans des termes tels qu'on ne

siste dans son *exiguïté*. Je crois que la leçon مبخرق est fautive, et doit être remplacée par un mot d'une graphie analogue, ayant le sens de «bâtard, enfant illégitime ou adultérin». L'auteur veut dire que, si l'on ne peut passer par la petite entrée, c'est signe qu'on est un bâtard : ... فهو. Je m'appuie, pour cette conjecture, sur un passage de Ousâma que je citerai plus loin. J'avais pensé, pour le mot à suppléer, à بندورق, qui a l'acception particulière de «bâtard» dans le dialecte syrien; mais ce mot est d'âge douteux; on pourrait aussi songer soit à منبوذ «enfant trouvé», soit à مزند «bâtard». Notre savant confrère M. de Goeje, que j'ai consulté à ce sujet et qui se rallie complètement à ma façon de voir, serait tenté de restituer مبخر, ou même ممزر (en détachant le ق pour en faire le و commençant la phrase suivante), et d'y voir la transcription de l'hébreu ממזר, *mamzer* «bâtard». Quoi qu'il en soit, c'est là une vieille superstition, qui existe avec quelques variantes sur divers points de Syrie (par exemple, dans la mosquée d'El-Aqsa, pour deux colonnes laissant entre elles un étroit passage). Cette explication me paraît absolument confirmée par le témoignage d'Ousâma dont j'ai parlé et qui se rapporte incontestablement à la même caverne que celle mentionnée par Moqaddesy: elle est, en outre, comme je le montrerai, matériellement vérifiée par la disposition des lieux mêmes que visent les deux auteurs.

[1] *Hist. arabes des Croisades*, I, p. 594.

[2] *Ibid.*, p. IV, 253. Itinéraire partant de Râs el-Mâ et aboutissant à Karak en passant successivement par : Edh-Dhalîl (= *Ouâd Dhoulail*), Ez-Zerqâ (= *Qal'at Zerqa*), ʿAmmân (el-Belqâ), Er-Raqîm, Ez-Zîzâ (*Qal'at Zîza*), En-Nouqoûb (= ?), El-Laddjoûn (= *Laddjoûn*, près de Oumm er-Resâs), Adar (?), Er-Rabba, le Ouâd Karak.

[3] Édit. H. Derenbourg, p. 11 du texte arabe, p. 230 de la *Vie d'Ousâma*.

saurait douter qu'on y voyait bien à son époque celle mentionnée par le Coran. «Je passai en chemin, dit-il, par *El-Kahf* et *Er-Raqîm*. Je m'y arrêtai et j'entrai pour prier dans la mosquée.» Puis il y signale une certaine entrée étroite et d'accès difficile, avec une bizarre superstition s'y rattachant [1]; ce dernier trait caractéristique rappelle tout à fait celui rapporté plus haut par Moqaddesy et achève de nous prouver que nous avons bien affaire à la même localité.

La question, maintenant, est de savoir où nous devons chercher, sur le terrain, cette *Er-Raqîm*, autrement dit *El-Kahf* «la Caverne». Depuis longtemps, on a renoncé, avec raison, à y voir la ville de Petra, comme on le faisait depuis Schultens, sous prétexte que cette ville portait, chez Josèphe et dans le Talmud, le nom de *Rekem* [2]. M. H. Derenbourg, dédoublant les deux noms, a proposé d'identifier le Er-Raqîm d'Ousâma avec un certain village de *Rakîm*, mentionné dans le *Guide Joanne* [3], entre Karak et Rabba, et El-Kahf avec les *Cavæ*,

[1] Je crois devoir insister sur ce détail qui vient éclairer complètement le passage de Moqaddesy tel que j'ai essayé de l'expliquer dans une note précédente. Ousâma raconte qu'après avoir fait sa prière dans la mosquée, il ne se souciait pas de s'engager dans le passage étroit (المضيق) qui s'y trouve, lorsqu'un de ses compagnons se mit en mesure d'y pénétrer. Ousâma l'interpella, en lui disant : «Qu'est-ce que tu vas faire par là? prie donc dehors!» — «Par Dieu! lui répondit celui-ci, *suis-je donc un bâtard* que je ne puisse entrer dans cet étroit passage!» Et il expliqua à Ousâma, intrigué par cette riposte, que nul bâtard ne pouvait malgré tous ses efforts passer par ce chemin. Piqué au jeu, Ousâma, bien que fort sceptique, fit aussitôt l'essai et s'en tira à son honneur, ainsi que d'autres soldats de l'escorte. Il n'en fut pas de même d'un esclave noir appartenant à l'un de ses officiers qui, bien que très mince, ne réussit pas à passer malgré tous ses efforts, et ce à son grand dépit. Comme on le voit, c'est de point en point la légende superstitieuse relatée tout à l'heure par Moqaddesy. Et ici les mots très clairs حرامزا = حرامزاده, d'après l'excellente correction proposée par M. de Goeje pour la leçon fautive du texte de M. Derenbourg, et ولد زنا «enfant illégitime, adultérin, bâtard», sont la justification de la correction que j'ai proposé d'introduire dans le texte de Moqaddesy, pour la leçon fautive et jusqu'ici incompréhensible : مبذرق.

[2] Cf. Le Strange, *op. cit.*, p. 227, note.

[3] Les auteurs, MM. Chauveau et Isambert, ont probablement emprunté ce

château fort des Croisés situé en Arabie, non loin du Sinaï, selon Guibert de Nogent. Ces deux solutions, dont la seconde n'est, d'ailleurs, que toute relative, car il resterait à savoir où se trouvaient les *Cavæ* des Croisés, me paraissent être inadmissibles[1]. Tout nous invite, comme il appert des divers témoignages rapportés ci-dessus, à circonscrire nos recherches dans une région beaucoup plus septentrionale, dans les parages immédiats de ʿAmmân.

Je proposerai une localité qui, par sa position, par son nom, par ses particularités archéologiques même, me semble répondre à toutes les données du problème. C'est *El-Kahf* ou *Maghâret el-Kahf,* située à 4 milles 1/2 anglais de ʿAmmân, dans le sud-sud-est[2]. On y voit justement une remarquable nécropole composée de tombeaux avec façades monumentales sculptées dans le roc vif.

Deux de ces tombeaux attirent particulièrement l'attention. On peut en voir les levés détaillés dans les *Memoirs* du *Survey* déjà cités[3]. Devant l'un d'eux, on distingue encore les restes non équivoques d'une petite mosquée avec son *mihrâb,* attestant une vénération formelle des musulmans pour ce lieu, sans parler des fondations d'une tour (?) ruinée, d'un âge indéterminé, qui s'élevait au-dessus même du tombeau[4]. Ces sépulcres, richement décorés, sont d'origine notoirement chrétienne, comme le montre la présence de la croix qui inter-

renseignement à Tristram, *The land of Moab*, p. 109 (cf. sa carte), qui, à ma connaissance, est le seul voyageur parlant de ce prétendu Rakîm près de Karak.

(1) Bien que M. G. Röhricht (*Gesch. d. Kön. Jerus.*, p. 322, 357) s'y soit rallié sans hésiter.

(2) Voir la carte du Palestine Exploration Fund, *Portion of Eastern Palestine.* Cf. *Memoirs, the Survey of Eastern Palestine*, p. 116 et suiv.

(3) Tout récemment encore, M. Brünnow a pris la photographie de la façade de l'un d'eux (gravée dans les *Mitth. u. Nachr.* du Palästina-Verein, 1899, p. 27).

(4) Cf. Coran, XVIII, 20 : «Élevons un édifice au-dessus... nous y construirons un *mesdidj*.»

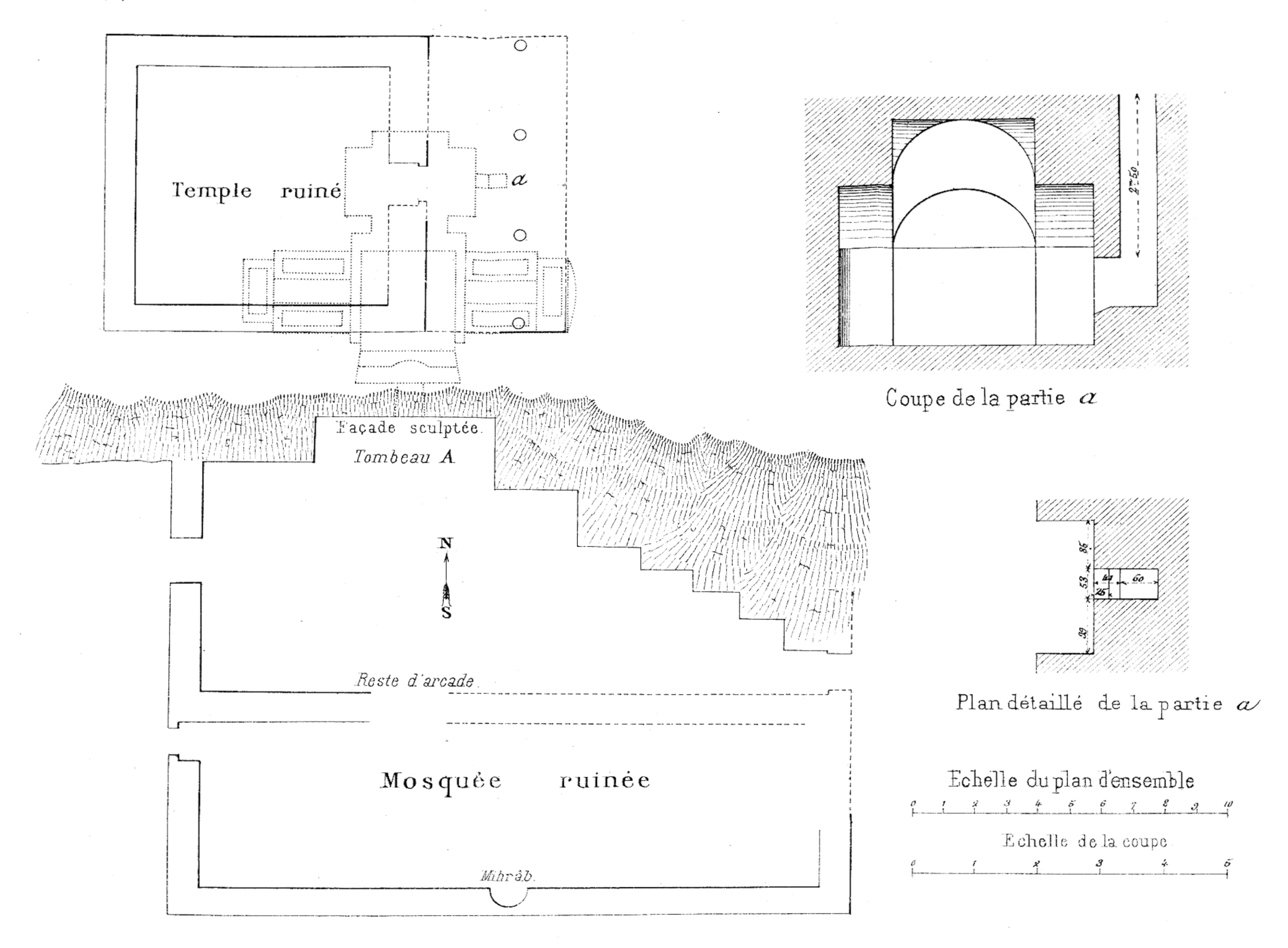
vient dans l'ornementation d'une des deux façades architecturales.

La localité n'est plus connue aujourd'hui que sous le nom d'*El-Kahf* «la Caverne»; mais, grâce au passage explicite de Ousâma, qui lui donne en même temps le nom de *Er-Raqîm*, on ne saurait hésiter à reconnaître que c'est bien celle que désignent tous les auteurs arabes seulement sous ce dernier nom. Il ne serait pas impossible que ce nom de *Raqîm* eût été autrefois le nom véritable de la ville dont on remarque, tout près de là, les ruines et dont El-Kahf est la nécropole. Ce nom a disparu de la tradition d'autant plus facilement que, de bonne heure, il a embarrassé les commentateurs du Coran: nous les voyons, en effet, différer d'avis sur le point de savoir s'il faut distinguer les «Compagnons de l'El-Kahf» des «Compagnons de Er-Raqîm». Le nom même, ou le mot *raqîm*, a prêté, de leur part, aux explications les plus divergentes; pour les uns, c'est le nom de la montagne ou de la vallée où était située la caverne; pour les autres, c'est celui de la ville même d'où les Dormants étaient originaires; pour d'autres, c'est le nom de leur chien, ordinairement appelé *Qitmîr*[1]; pour d'autres, enfin, c'est le nom de la tablette de plomb ou de pierre où étaient écrits (*raqam*) les noms des Dormants.

Assurément, l'on ne saurait affirmer qu'en dictant sa sourate sur les «Compagnons de la Caverne», Mahomet lui-même avait en vue notre localité de El-Kahf, localité qu'il avait été pourtant à même d'apercevoir, sinon de visiter, au cours de ses fréquentes pérégrinations en Syrie comme chamelier[2]. Ses

[1] Voir plus haut, en note, l'observation relative à l'origine possible du nom du chien *Qitmîr*, tiré artificiellement d'un mot fréquent dans l'épigraphie grecque funéraire.

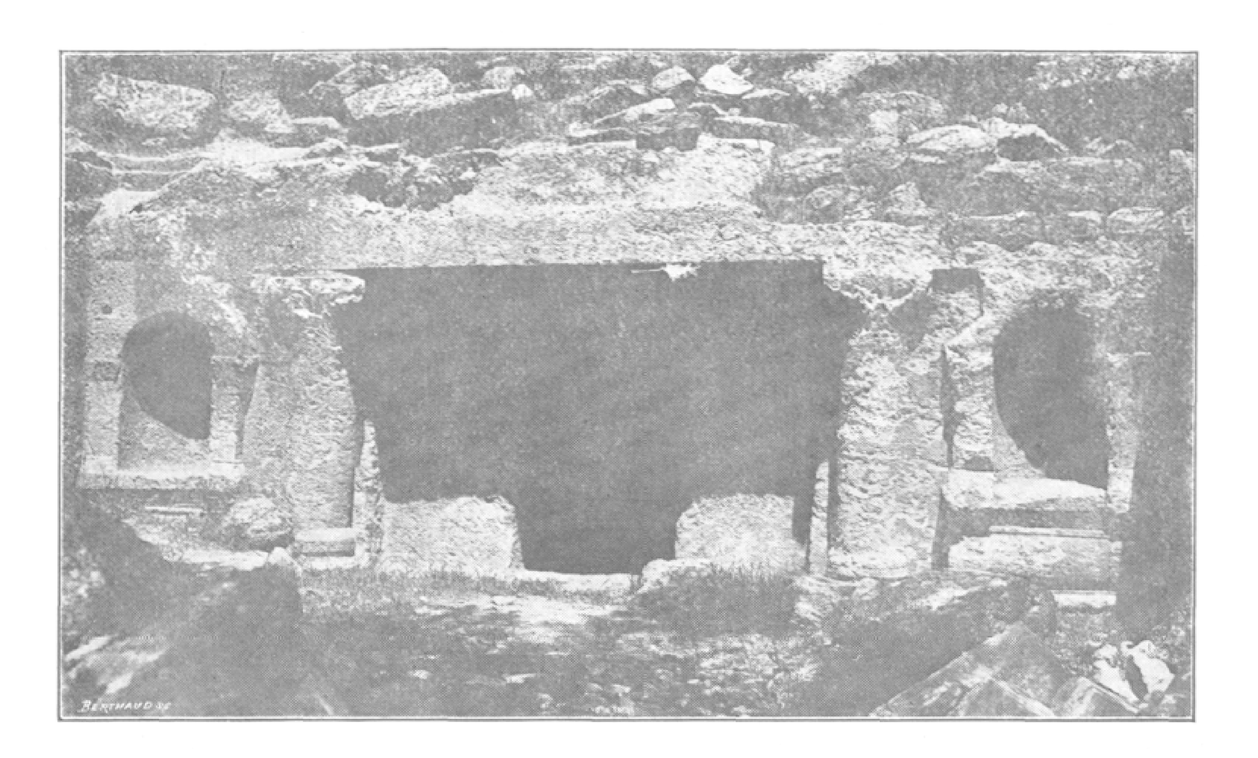
[2] Il est à noter que le plus grand des deux sépulcres d'El-Kahf forme, avec les oliviers et le térébinthe qui s'élèvent devant lui, «conspicuous objects from a great distance on the south». Or El-Kahf est tout près de la route du Hâddj



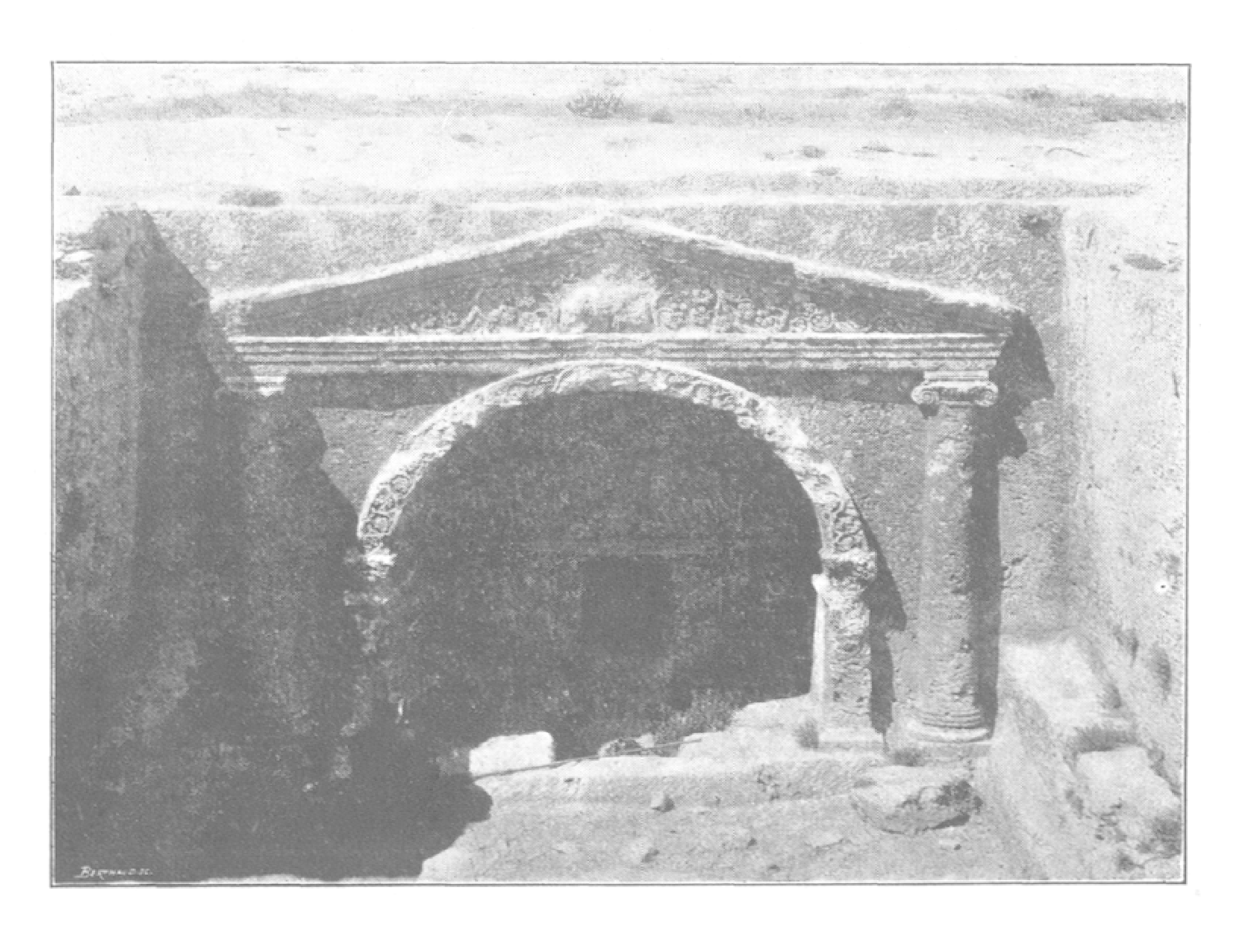

El-Kahf. — Plan et Coupe partielle du Tombeau A

d'après les levés de M. le Prof. Brünnow.

Imp. Berthaud Frères. 31 rue Bellefond. Paris.



FAÇADE DU TOMBEAU A.



FAÇADE DU TOMBEAU B.
D'après des photographies du Prof. Brünnow.

idées sur ce point étaient peut-être beaucoup plus vagues. Mais, en tout cas, ce dont on ne saurait douter, après ce que je viens d'exposer, c'est que la tradition musulmane syrienne s'était prononcée de bonne heure dans ce sens, et que, pour elle, la Caverne des Dormants du Coran était à El-Kahf, près de ʿAmmân.

Ces pages étaient déjà à l'impression quand j'ai reçu, sur la nécropole si curieuse d'El-Kahf, des renseignements complémentaires qui arrivent tout à fait à point pour corroborer ce que je viens de dire. Dans un récent voyage, M. Brünnow a relevé avec le plus grand soin les deux sépulcres décrits plus haut et a pris d'excellentes photographies de leurs façades architecturales. Avec une obligeance dont je ne saurais trop le remercier, il a bien voulu, ayant appris par notre ami commun, M. van Berchem, l'intérêt tout particulier que je prenais à la question, mettre ces documents à ma disposition, en attendant qu'il les publie dans la relation de son exploration de la Belqâ et de la Gebalène. Je donne ici, avec sa gracieuse autorisation, la gravure de ces deux façades (A et B), et le plan de celui des deux sépulcres qui me paraît correspondre à la caverne visée par la vieille tradition musulmane. Ce sépulcre (A) est celui qui est désigné dans la description des *Memoirs* sous le qualificatif de « eastern tomb ».

allant de la Mecque à Damas, route sur laquelle Mahomet a dû plus d'une fois traîner ses sandales.

Il est à noter, également, que l'orientation de l'entrée du sépulcre, qui regarde le sud, répondrait bien à celle dont parle le Coran (verset 16) : « Tu vois le soleil, quand il se lève, obliquer à droite de la Caverne et, quand il se couche, décliner à gauche. » La majorité des commentateurs musulmans ont tiré de là la conclusion que l'entrée de la caverne regardait le nord; tel est, par exemple, l'avis de Tabari. Ils supposent tacitement que le spectateur est placé dans la caverne même, ou à la porte, et lui tournant le dos; mais, logiquement, d'après la teneur même du verset, le spectateur est censé en dehors de la caverne, et la regardant; dans cette position le soleil se lève naturellement à droite et se couche à gauche; par conséquent l'entrée fait face au sud et non pas au nord.

Les restes de la mosquée sont parfaitement reconnaissables, en avant de l'espèce de cour entaillée dans le roc qui précède la porte monumentale du sépulcre; on voit encore, dans le mur méridional, la niche du mihrâb régulièrement orientée au sud. Au-dessus du sépulcre souterrain est une plate-forme supportant les arasements d'un édifice carré, mesurant 10 m. 30 × 10 m. 20, qui avait sa porte à l'est et devant lequel semble s'être élevé autrefois un large vestibule tétrastyle. Ce doit être la « tower » dont parlent les *Memoirs*. M. Brünnow y verrait plutôt un petit temple. Peut-être bien est-ce une mosquée, plus ancienne que l'autre, ou, tout au moins, si c'était réellement un *sacellum* ou peut-être même une chapelle, cet édifice a-t-il pu être transformé, à une certaine époque, en oratoire musulman. C'est ce que pourrait tendre à faire croire une observation que je ferai plus loin.

Le sépulcre proprement dit consiste en quatre chambres excavées dans le roc, et contenant six sarcophages diversement ornementés, distribués par groupes de trois dans les deux chambres de droite et de gauche.

La chambre du fond offre une particularité qui, étant donné le point de vue spécial auquel je me place, est du plus haut intérêt. En effet, dans la paroi de l'arcosolium oriental est pratiquée, en *a*, une petite ouverture carrée qui communique avec un puits vertical, également carré, montant vers la surface du sol, et que M. Brünnow compare justement à une « cheminée ». En voici le plan spécial et une coupe qui feront mieux comprendre cette disposition d'un caractère tout exceptionnel.

Cette « cheminée », dont la section carrée mesure 0 m. 53 × 0 m. 60, est tout juste suffisante pour donner passage à un homme pas trop gros, m'écrit M. Brünnow. Il n'a pu l'explorer que sur une hauteur de 2 m. 25 et il suppose, mais sans avoir été à même de le vérifier, qu'elle devait déboucher dans le

sol de la plate-forme supérieure, au milieu du vestibule du *sacellum;* il évalue à 1 mètre environ l'épaisseur de la couche de rocher qui sépare ce sol du point jusqu'où il a pu pousser l'exploration intérieure de la cheminée.

On ne saurait manquer d'être frappé du rapport qui existe entre cet étroit passage et celui qui est décrit dans les récits de Moqaddesy et de Ousâma: c'est bien le مضيق et le شق dont parle ce dernier. Ce rapprochement achève d'assurer, à mon avis, l'identité de la localité et du sépulcre avec la Caverne des Sept Dormants de la tradition musulmane. Elle est confirmée, en outre, par l'existence de la mosquée[1] dont on voit les ruines en avant du sépulcre A, et aussi par les nombreuses marques de tribus (*ouousoûm*) qui couvrent les parois, surtout celles du sépulcre B, et qui sont visibles dans la photographie, marques attestant une vénération séculaire des musulmans pour ce sanctuaire.

Mettant à profit l'extrême obligeance de M. Brünnow qui a fait de toute cette région une exploration détaillée, je l'ai consulté sur une petite question accessoire de topographie que j'ai touchée incidemment plus haut (p. 569, note 2) : les divers points qui jalonnent l'itinéraire de Saladin marchant de Damas contre Karak, occupée alors par les Croisés. L'avant-dernière étape du sultan est appelée *Idar* (?) ادر, par Abou Châma. Les cartes très imparfaites de la région n'offraient aucun nom correspondant. Mais M. Brünnow a relevé dans ses carnets celui de *Adir* qui, situé entre Laddjoûn et Karak, à environ 6 kilomètres est-est-nord de cette dernière ville, paraît bien être le point cherché. Il est vrai que, de là, l'itinéraire de Sa-

[1] Il ne serait pas impossible, toutefois, que la véritable mosquée où Ousâma a prié, avant de s'engager dans l'étroit passage, ait été, à cette époque, installée dans le *sacellum* même construit au-dessus du sépulcre (cf. le passage du Coran déjà cité plus haut, p. 571 : Sourate xviii, 20), étant donné que l'orifice de la cheminée débouche vraisemblablement dans le vestibule de ce *sacellum*.

ladin aurait fait un crochet assez singulier, de près de 8 kilomètres, dans le nord, pour aller toucher Rabba, avant de venir prendre position au Ouâdy Karak; mais ce crochet peut s'expliquer par quelque nécessité stratégique, par exemple, comme me le fait justement observer M. Brünnow, par le besoin, capital pour un corps d'armée en marche, de trouver de l'eau; or, à Rabba, il y a de nombreuses citernes et une très grande *birké*. Il ne resterait plus à déterminer que l'identité et la position de l'étape de *En-Nouqoûb*, entre Zîza et Laddjoûn. Le nom النقوب est peut-être altéré; en tout cas, le terrain, autant que nous le connaissons, n'offre rien de correspondant comme toponyme, bien qu'*a priori* on puisse songer à tel ou tel point qui se recommande par sa position, sinon par son nom.

---

## LIVRES OFFERTS.

Le Secrétaire perpétuel dépose sur le bureau le troisième fascicule des *Comptes rendus des séances de l'Académie* pour l'année 1899, mai-juin (Paris, 1899, in-8°).

M. Clermont-Ganneau offre à l'Académie les fascicules 18 et 19 du tome III de son *Recueil d'archéologie orientale*, contenant les matières suivantes : § 49. Jéhovah, seigneur du Sinaï (*suite et fin*). — § 50. Gath et Gath-Rimmon. — § 51. Le tombeau de Dja'far, cousin germain de Mahomet. — § 52. Nouveau lychnarion à inscription coufique. — § 53. Une inscription du calife Hichâm (an 110 de l'hégire). — § 54. El-Kahf et la caverne des Sept Dormants. — § 55. *Tabella devotionis* à inscription punique (*à suivre*).

M. Delisle dépose sur le bureau de l'Académie une notice qu'il a publiée dans le *Journal des Savants* et qui est intitulée : *Origine de trois feuillets d'une Cité de Dieu, ornée de remarquables peintures* (Paris, 1899, in-4°).